

LA FAUSSE MONNAIE DE LA LITTÉRATURE DANS *L'IMMORALISTE* D'ANDRÉ GIDE

Renata Lopes Araujo¹

RÉSUMÉ : André Gide (1869-1951) s'est toujours intéressé aux mécanismes de construction du texte littéraire et de sa réception. Au cours de toute son oeuvre fictionnelle, il a mis en scène des personnages d'écrivains et de lecteurs à travers desquels on a accès non seulement aux coulisses du texte, mais aussi à certaines manières de se servir du discours littéraire. Gide crée des personnages pour lesquels les textes sont la simple extension de leurs pensées et qui les citent afin de justifier leurs actes et paroles. Contraire à la vision de la littérature comme miroir de la réalité, l'écrivain nous montre à quel point ces personnages se trompent en utilisant la littérature comme une justification pour leur conduite. Dans cet article, nous essaierons d'étudier la duperie à laquelle se livre Michel, le protagoniste de *L'Immoraliste*, lorsqu'il demande des textes des enseignements immédiatement applicables à son comportement.

MOTS-CLÉS : André Gide, *L'Immoraliste*, le rôle du lecteur.

RESUMO: André Gide (1869-1951) sempre se interessou pelos mecanismos de construção do texto literário e de sua recepção. Ao longo de toda sua obra ficcional, pôs em cena personagens de escritores e leitores através dos quais temos acesso não apenas aos bastidores do texto, mas também a determinados usos do discurso literário. Gide cria personagens para os quais os textos são a mera extensão de seus pensamentos, e que os citam para justificar seus atos e palavras. Contrário à visão de literatura como espelho da realidade, o escritor nos mostra como esses personagens erram ao empregar a literatura como justificção para suas condutas. Neste artigo, tentaremos estudar o engano ao qual se submete Michel, o protagonista de *L'Immoraliste*, ao exigir dos textos ensinamentos aplicáveis a seu comportamento.

PALAVRAS-CHAVE: André Gide, *L'Immoraliste*, o papel do leitor.

¹ Doutoranda em Literatura Francesa junto à área de Estudos Linguísticos, Literários e Tradutológicos em Francês (FFLCH-USP).
E-mail: rlopesaraujo@gmail.com

L

’oeuvre d’André Gide est un lieu privilégié de la discussion de plusieurs aspects de la littérature, surtout en ce qui concerne ses mécanismes de construction. En mettant en scène des personnages d’écrivains et des lecteurs, l’auteur cherche à faire découvrir non seulement la façon dont l’oeuvre littéraire se constitue, mais aussi les usages qu’on peut en faire. Dans des textes comme *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale* ou *Les Faux-monnayeurs* (pour ne donner que quelques exemples), le lecteur est confronté à des personnages qui se servent du discours pour étayer leurs idées et les faire passer par des vérités incontestables. Cet usage de la littérature est condamnée par Gide, qui y voit une manière de fausser le texte. De plus, se servir d’un texte comme garantie pour une vision du monde déterminée est problématique car, cela suggérerait que la littérature détient des vérités absolues, ce qui contrarie le principe de liberté que Gide entend accorder à son lecteur : à celui-ci, le privilège de l’interprétation de l’oeuvre, l’auteur n’ayant droit qu’à présenter des instruments qui peuvent susciter la réflexion. C’est ce qui affirme Gide dans la préface de *Paludes* :

Avant d’expliquer aux autres mon livre, j’attends que d’autres me l’expliquent. Vouloir l’expliquer d’abord c’est en restreindre aussitôt le sens; car si nous savons ce que nous voulions dire, nous ne savons pas si nous ne disions que cela. – On dit toujours plus que CELA. – Et ce qui surtout m’y intéresse, c’est ce que j’y ai mis sans le savoir, – cette part de l’inconscient, que je voudrais appeler la part de Dieu. – Un livre est toujours une collaboration, et tant plus le livre vaut-il, que plus la part du scribe y est petite, que plus l’accueil de Dieu sera grand. Attendons de partout la révélation des choses ; du public, la révélation de nos oeuvres. (GIDE, 2002, p. 11)

Les livres de Gide essayent de mettre le lecteur en garde contre un usage faux de la littérature et montrent aussi les dangers de certains types de lecture, surtout de celles qui revendiquent du texte littéraire le même degré de vérité de la vie réelle. Et l’un des textes où le lecteur est le plus sollicité à percer ce genre de problème est *L’Immoraliste*. Publié en 1902, le livre raconte l’histoire de

Michel qui, au cours de son voyage de noces, tombe gravement malade. Pendant sa lente guérison en Afrique du Nord Michel, qui a épousé la jeune Marceline sans aucun sentiment particulier, retrouve le goût de la vie à partir du contact établi avec quelques garçons. Le timide érudit toujours éloigné des plaisirs de la chair devient un nouvel homme, attentif aux plaisirs sensuels et plutôt équivoques.

En rentrant en France Michel retrouve un ami de jeunesse, Ménalque, dont la philosophie est semblable à la sienne. En même temps, Marceline fait une fausse couche et ne s'en remet pas. C'est le tour de Michel de l'entourer de soins attentionnés, mais sa nouvelle philosophie de vie l'empêche de s'occuper vraiment de sa femme, qu'il ne voit que comme une « chose abimée » (GIDE, 2002, p. 127). Il commence par emmener Marceline en Suisse, où la santé de la jeune femme semble lentement s'améliorer. Cependant, au lieu d'y rester jusqu'à la guérison complète, il l'entraîne dans un voyage incessant qui les ramène à Biskra, où Marceline finit par mourir. Le texte que nous lisons est le récit fait par Michel à ses meilleurs amis, auxquels il demande de l'aide.

En ce qui concerne le rapport avec la littérature – ou avec les textes de façon générale – Michel semble être dans une logique différente de celle d'autres personnages gidiens. Selon lui, les connaissances l'empêchent d'être libre et complètement authentique et lui interdisent l'accès à la vérité. Il ne se rend pas compte que les textes fonctionnent, en effet, comme des contre-exemples de ses actes, puisque sa lecture est « littérale », sans l'établissement d'une distance entre les mots et les choses. Il se laisse manipuler par une interprétation erronée de la littérature, car il lui demande d'être une sorte de guide pour sa vie. Michel dévoile la tromperie à laquelle il est soumis sans s'en apercevoir à partir de son rapport aux textes et plus spécifiquement vis-à-vis de l'intertexte virgilien identifiable dans le texte, plus précisément en ce qui concerne les *Bucoliques*.

L'analyse du dialogue établi par Gide entre les écrits d'autres auteurs et les siens n'est pas chose nouvelle parmi les études de l'oeuvre de l'écrivain. Ce rapport avec l'Autre est fondamental non seulement pour la construction de ses textes mais aussi pour sa vie : son *Journal* le prouve, notamment lorsque Gide représente à soi-même par une troisième personne.

D'après P. Masson (1986), la présence d'autres textes dans ceux de Gide obéit à deux tendances. La première était, au début, surtout attachée à la Bible, comme le prouvent les nombreuses citations présentes dans *Les Cahiers d'André Walter*. Peu à peu, le texte biblique laisse la place à d'autres écrits plus profanes, vis-à-vis desquels les rapports gidiens vont aussi changer. La citation devient surtout objet d'un regard ironique porté sur un personnage qui se sert d'un texte pour étayer sa pensée ; et en général ce texte « étranger » montre à quel point le personnage se trompe sur soi-même. C'est le cas d'une citation de Racine dans *La Porte étroite*, attribuée par Alissa à Corneille: la jeune femme pense être maîtresse de ses sentiments comme le sont les personnages cornéliens, mais à vrai dire elle est portée par les passions comme les protagonistes des tragédies de Racine.

Le second travail inter-textuel chez Gide peut être identifié à la présence d'allusions à ses textes précédents. En général, cette auto-citation a pour but montrer qu'une certaine problématique, développée dans une oeuvre antérieure, a été surmontée: c'est le cas par exemple de l'histoire de Tityre à l'intérieur du *Prométhée mal enchaîné*, qui reprend et dépasse ironiquement la « poétique de l'enfermement » présente dans *Paludes*.

Dans *L'Immoraliste*, le travail inter-textuel avec les textes virgiliens est assez complexe. Malgré l'absence de citations ou de références évidentes, les écrits de Virgile sont inscrits dans le texte gidien en filigrane, et sont présentés comme une sorte d'exemple positif devant la déchéance dans laquelle tombe Michel. L'intertextualité virgilienne cachée ne fait que montrer à quel point Michel se trompe, en donnant des exemples auxquels il n'est que le négatif. T. Cazentre a, dans un article révélateur, identifié cette utilisation *a contrario* des textes virgiliens :

La confrontation avec Virgile permet ainsi de relire *L'Immoraliste* comme un nouveau *Virgile travesti*, et jette une lumière oblique sur le récit de Michel [...] : comme si [lui], n'ayant pas su ou voulu reconnaître la légende de son histoire, n'ayant pas su contrairement au poète de la *Divine Comédie*, faire de Virgile son guide, condamnait son itinéraire à n'être qu'une errance aveugle, une perdition tragique [...] (CAZENTRE, 2003, p. 318)

Michel a passé une grande partie de sa vie penchée sur ses études depuis son adolescence – l'*Essai sur les cultes phrygiens* publié par son père a été, en vérité, écrit par le jeune homme. Cette existence studieuse, concentrée dans l'analyse du passé, fait de Michel quelqu'un de peu habile à affronter la vie qu'il découvre lors de son voyage de noces. La littérature et aussi l'histoire sont alors montrées comme capables de fausser la vision d'homme sur la vie, si l'homme n'arrive pas à distinguer la part de fictionalisation présente dans tout discours ni de profiter de ce que les textes peuvent nous apprendre sur le monde.

Malgré l'étendue de son travail intellectuel, Michel est incapable d'établir une distance entre le réel et le discours sur ce même réel. Il demande des sciences qu'elles lui apportent une réponse exacte sur la vie, une vérité incontestable. Puisqu'elles n'ont pas pour fonction d'être des simples « mode d'emploi » à suivre, Michel les refuse en bloc :

Je revis un peu plus volontiers les gens de ma partie, archéologues et philologues, mais je ne trouvais à causer avec eux guère plus de plaisir, et pas plus d'émotion qu'à feuilleter de bons dictionnaires d'histoire. Tout d'abord je pus espérer trouver une compréhension un peu plus directe de la vie chez quelques romanciers et chez quelques poètes ; mais s'ils l'avaient, cette compréhension, il faut avouer qu'ils ne la montraient guère ; il me parut que la plupart ne vivaient point, se contentaient de paraître vivre et, pour un peu, eussent considéré la vie comme un fâcheux empêchement d'écrire. Et je ne pouvais pas les en blâmer ; jet je n'affirme pas que l'erreur ne vînt pas de moi... D'ailleurs qu'entendais-je par : vivre ? — C'est précisément ce que j'eusse voulu qu'on m'appriât. [...] Quant à quelques philosophes, dont le rôle eût été de me renseigner, je savais depuis longtemps ce qu'il fallait attendre d'eux ; mathématiciens ou néocriticistes, ils se tenaient aussi loin que possible de la troublante réalité et ne s'en occupaient pas plus que l'algébriste de l'existence des quantités qu'il mesure. (GIDE, 1928, p. 142-3)

Michel affirme qu'auprès des romanciers et des philosophes il cherchait la réalité. Il prend

donc les textes pour la vie et demande d'eux une mimésis parfaite. Cependant, puisque cela est impossible, il les accuse de s'enfermer dans un monde faux, éloigné du réel. Mais c'est justement cette vision qui fausse la perception de Michel vis-à-vis de la littérature et c'est pour cela qu'il n'arrive pas à une lecture compétente des textes. Être de papier, il cherche une vérité qui ne peut qu'être inexistante à travers les textes. Il fausse l'interprétation des textes puisqu'il croit que, s'ils ne contiennent pas le réel tel qu'il est, il ne peuvent lui apprendre rien. De plus, il revendique l'autorité de l'enseignement de ces spécialités, et non pas une analyse personnelle des informations transmises par ceux-ci, ce qui montre encore une fois les problèmes d'interprétation du personnage. Mauvais lecteur, Michel est aussi un mauvais interprète, incapable de faire la part des choses et se servir du passé pour comprendre les erreurs de sa conduite.

L'incapacité du protagoniste à comprendre les indices l'empêche même d'interpréter correctement ses émois devant les jeunes garçons rencontrés en Afrique. Pendant sa maladie, il justifie son attirance pour certains d'entre eux par la volonté de guérir:

Le lendemain Bachir revint. Il s'assoit comme l'avant-veille, sortit son couteau, voulut tailler un bois trop dur, et fit si bien qu'il s'enfonça la lame dans le pouce. J'eus un frisson d'horreur; il en rit, montra la coupure brillante et s'amusa de voir couler son sang. Quand il riait, il découvrait des dents très blanches; il lécha plaisamment sa blessure; sa langue était rose comme celle d'un chat. Ah! qu'il se portait bien! C'était là ce dont je m'éprenais en lui: la santé. La santé de ce petit corps était belle. (GIDE, 1928, p. 43-4)

Cependant, ce que Michel rejette sans s'en rendre compte, ce sont les valeurs virgiliennes. La simplicité rurale, les mœurs honnêtes, la valeur du travail dans les champs correspondent à l'univers décrit par Virgile dans les *Bucoliques*, celui de l'Italie du premier siècle. Ces éléments sont liés, comme dans l'oeuvre du poète de Mantoue, à l'exaltation de la beauté masculine et à « l'expression élégiaque du désir » (CAZENTRE, 2003, p. 326) :

C'était un lieu plein d'ombre et de lumière; tranquille et qui semblait comme à l'abri du temps; plein de silences et de frémissements, bruit léger de l'eau qui s'écoule et abreuve les palmiers [...], chant de flûte dont un enfant jouait. Il gardait un troupeau de chèvres; il était assis, presque nu, sur le tronc d'un palmier abattu; il ne se troubla pas à notre approche, ne s'enfuit pas, ne cessa qu'un instant de jouer. [...] (GIDE, 1928, p. 66)

Le désir inavoué prend forme devant un berger décrit à la « manière » des *Bucoliques* et se manifeste dans un monde idéalisé. Cet univers virgilien est, progressivement, abandonné par Michel que, à ce monde pastoral, préfère des enfants des rues ou des voleurs.

Ce refus des références virgiliennes fait partie de la négation globale par rapport au passé. Après sa guérison, Michel se croit, comme Lazare, un homme né à nouveau mais, si le personnage biblique change d'attitude ayant gardé le souvenir de son ancienne vie, Michel croit pouvoir laisser derrière lui toute connaissance préalable et réécrire l'histoire de sa vie à zéro :

Ce fut dès lors *celui* que je prétendis découvrir : l'être authentique, le « vieil homme », celui dont ne voulait plus l'Évangile ; celui que tout, autour de moi, livres, maîtres, parents et que moi-même avions tâché d'abord de supprimer. Et il m'apparaissait déjà, grâce aux surcharges, plus fruste et difficile à découvrir mais d'autant plus utile à découvrir et valeureux. Je méprisai dès lors cet être secondaire, appris, que l'instruction avait dessiné par-dessus. Il fallait secouer ces surcharges. Et je me comparais aux palimpsestes ; je goûtais la joie du savant, qui, sous les écritures plus récentes, découvre sur un même papier un texte très ancien infiniment plus précieux. Quel était-il, ce texte occulté ? Pour le lire, ne fallait-il pas tout d'abord effacer les textes récents ? (GIDE, 1928, p. 83)

Même la définition de palimpseste présentée par Michel pose problème puisqu'on sait que, sur un parchemin plusieurs fois réutilisé, il est possible de voir des traces des textes antérieurs. Pour Michel, il s'agit d'effacer sur soi toute marque des écrits précédents et c'est justement pour vouloir faire table rase de ses connaissances qu'il n'arrive pas à comprendre la signification qu'elles lui offrent. S'il était un bon interprète, il verrait la corruption à laquelle il soumet le texte virgilien : au lieu de côtoyer les paisibles bergers rencontrés en Afrique, Michel cherche la compagnie des personnages de plus en plus sombres et équivoques. Il pervertit la lecture et établit avec l'hypotexte un rapport faussé :

La lecture ne peut désormais plus être que critique, voire ironique. L'expérience littéraire est certes toujours aussi essentielle pour l'homme, mais d'une essentialité qui ne relève plus de la transcendance ; elle passe désormais nécessairement par une attitude critique, qui suppose certes la reconnaissance (car c'est là l'erreur de Michel – prétendre inventer une humanité absolument neuve, vierge de tout héritage et un mirage mortel), mais aussi le refus de l'assentiment absolu, le questionnement et la confrontation des textes, des palimpsestes. (CAZENTRE, 2003, p. 332)

Toutefois, cette quête d'un être nouveau n'exclut pas totalement le rapport avec une certaine vision du passé. À l'héritage virgilien, Michel préfère les barbares, car il considère que, eux aussi, vivaient sans se soucier d'un héritage culturel quelconque :

Par une sorte de réaction « naturelle », tandis que ma vie s'ordonnait, se réglait et que je me plaisais autour de moi à régler et à ordonner toutes choses, je m'éprenais de plus en plus de l'éthique fruste des Goths et tandis qu'au long de mon cours je m'occupais, avec une hardiesse que l'on me reprocha suffisamment dans la suite, d'exalter l'inculture et d'en dresser l'apologie, je m'ingéniai laborieusement à dominer sinon à supprimer tout ce qui la pouvait rappeler autour de moi comme en moi-même. Cette sagesse, ou bien cette folie, jusqu'où ne la poussai-je pas ? (GIDE, 1928, p. 130-1)

S'il lui arrive de lire Homère ou Théocrite, c'est pour les mieux les accuser d'encombrer sa pensée et de gâcher son plaisir devant le monde qu'il découvrait :

A présent, si je pouvais me plaire encore dans l'histoire, c'était en l'imaginant au présent. Les grands faits politiques devaient donc m'émouvoir beaucoup moins que l'émotion renaissante en moi des poètes, ou de certains hommes d'action. A Syracuse je relus Théocrite, et songeai que ses bergers au beau nom étaient ceux mêmes que j'avais aimés à Biskra. Mon érudition qui s'éveillait à chaque pas m'encombrait, empêchant ma joie. Je ne pouvais voir un théâtre grec, un temple, sans aussitôt le reconstruire abstraitement. À chaque fête antique, la ruine qui restait en son lieu me faisait me désoler qu'elle fût morte ; et j'avais horreur de la mort. (GIDE, 1928, p. 81)

Le passé, au lieu de l'instruire, est vu comme un poids encombrant et qui l'empêche d'établir un rapport plus intime avec la vie, contraire à sa prétendue révolution morale et au développement du nouvel homme qu'il imagine être. Et à cette culture latine il oppose des contre-modèles, des barbares tels que le roi Athalaric.

Même dans la seconde partie du récit, lorsque Michel est à la Morinière, la présence de Virgile est identifiable. Le jeune Charles, pour qui le protagoniste éprouve une grande attirance au début, incarne le type de travailleur dont les valeurs sont, comme pour les bergers des *Bucoliques*, celles du travail et de la vie simple et saine – et qui peuvent aussi être trouvés dans un autre livre virgilien, *Les Géorgiques*. Encore une fois, Michel prend plaisir à salir cet héritage virgilien et choisit de nuire son propre patrimoine pour cela :

Je retrouvai Alcide chaque soir; nous prîmes des lapins en grand nombre, et même une fois un chevreuil; il vivait faiblement encore. Je ne me souviens pas sans horreur de la joie qu'eut Alcide à le tuer. [...]
Dès lors, je ne sortis plus si volontiers le jour, où les bois vidés m'offraient moins d'attraits. Je tâchai même de travailler; triste travail sans but – car j'avais dès la fin de mon cours refusé de continuer ma suppléance – travail ingrat, et dont me distrayait soudain le moindre chant, le moindre bruit dans la campagne; tout cri me devenait appel. [...] La seule attention dont je fusse capable, c'était celle de tous mes sens. (GIDE, 1928, p. 202-3)

D'autres personnages gidiens « pêchent » par une lecture trop réaliste des textes et les utilisent soit pour appuyer leur pensée soit pour donner une certaine image d'eux-mêmes. Quelle que soit leur nature ou leurs motivations, ils se trompent toujours, comme Alissa attribuant un texte de Racine à Corneille ou Bernard dans *Les Faux-monnayeurs*, dont les exemples littéraires règlent la conduite. Contrairement à eux, Michel nie l'importance de l'hypotexte et perd la capacité d'interpréter ce que lui est donné à voir. Puisqu'il rejette les mots, il sera trompé par leur signification. Et c'est justement un personnage virgilien, Ménélaque, qui exposera la tromperie à laquelle se livre Michel.

Ménélaque, qui déjà dans le texte virgilien est vu comme possédant beaucoup d'habileté

avec les mots, garde cette qualité dans *L'Immoraliste* et représente aussi une interprétation plus étendue des faits. Il affirme, par exemple, avoir suivi la trace de Michel en Afrique et y avoir collecté des informations sur son ami. Après s'être renseigné il décide d'aller voir Michel, pour avoir une idée de l'état d'esprit de son ami. Toutefois, il ne propose aucune interprétation, aucune explication et ce qu'il raconte de sa vie n'est pas montré en guise d'exemple :

— Alors que me reprochez-vous ? L'interrompis-je ?

— Oh ! que vous me comprenez mal, cher Michel ; pour un coup que je fais la sottise d'essayer de professer ma foi ! ... Si je me soucie peu, Michel, de l'approbation ou de la désapprobation des hommes, ce n'est pas pour venir approuver ou désapprouver à mon tour ; ces mots n'ont pas pour moi pas grand sens. [...] Je voulais simplement vous dire que pour quelqu'un qui n'a pas le sens de la propriété, vous semblez posséder beaucoup ; c'est grave.

[...]

— Eh bien ! dis-je impatienté, cela prouve simplement que j'ai su me faire une vie plus "dangereuse" (comme vous dites) que la vôtre. (GIDE, 1928, p. 155-6)

Cependant, Michel est incapable de « lire » dans ce que dit son ami et comprend les paroles de Ménalque d'une façon tellement problématique qu'il provoque la mort de sa femme au non de ce qu'il appelle liberté. On pourrait dire que son interprétation est faite « littéralement », puisqu'elle exige une totale adéquation entre les paroles et les actes. La « morale des forts » qu'il prétend pratiquer devrait être celle de savoir interpréter le passé, reconnaître son importance et l'analyser de façon critique. Michel abandonne la tradition et croit pouvoir oublier les connaissances qui le précèdent et c'est là qui réside sa faiblesse, occasionnée par une lecture et interprétation défectueuses des textes.

On peut se poser la question sur ce qui a conduit Gide à écrire un récit où les textes de l'un de ses écrivains préférés sont déniés d'une telle manière. D'après Cazentre, l'intertexte virgilien est introduit dans *L'Immoraliste* parce que Gide voulait indiquer un changement de statut et de fonctionnement de cette référence par rapport à son œuvre. Jusqu'à ce livre, la création gidienne avait beaucoup puisé dans Virgile :

[...] en effet, si les parentés sont indéniables entre l'oeuvre de Virgile et le récit de Michel, ce sont surtout leurs décalages qui frappent, plus précisément, les concordances poétiques ponctuelles ne font que souligner une divergence globale. Le dénouement tragique du récit est très éclairant sur ce fonctionnement 'en négatif' de l'intertextualité virgilienne [...] (CAZENTRE, 2003, p. 317-8)

La référence virgilienne dans *L'Immoraliste* obéit à un schéma qui peut être défini comme « la succession d'une paraphrase et d'une perversion ». (CAZENTRE, 2003, p. 327) Michel rejoue le modèle des textes de Virgile mais n'arrive pas à les identifier et finit par les nier, les transformer dans une relecture complètement négative :

Michel est foncièrement incapable d'analyser la signification de ces lectures et

qui plus est, il lit tout texte [...] avec le même degré d'inconscience, avec le même talent de déformation [...]. C'est la parodie même de la lecture: volonté de lire le texte occulté, volonté qui puise ses origines dans un refus du texte manifeste (refus dont la naïveté se trouve reportée sur le texte occulté qui est fait – et c'est ce dont michel ne se rend jamais compte – d'autres textes antérieurs). (OLIVER, 1979, p. 34)

Dans un certain sens, le travail intertextuel mené par Gide dans ses textes est semblable à celui effectué par Michel: l'écrivain adapte les textes à ses desseins et les interprète parfois *a contrario* de la signification que leur est normalement attribuée. La grande différence entre les deux utilisations du texte d'autrui – et c'est ce que dénonce Gide dans son texte – c'est la conscience d'un tel usage. Alors que Gide sait à quel point les textes peuvent devenir objet de manipulation, Michel se laisse guider par une interprétation fautive, qu'il croit parfaite pour sa situation, mais qui l'entraîne dans un chemin de déchéance et de détresse. L'homme nouveau qu'il croit être devenu échoue pour ne pas accepter l'enseignement du passé. L'écrivain se distancie de son personnage par la compréhension à la fois de l'importance de ce passé et par la conscience de l'analyse de celui-ci. Tout nier signifie faire les mêmes erreurs et ne rien apprendre véritablement.

BIBLIOGRAPHIE

- CAZENTRE, T. "La légende cachée. Lecture et intertextualité virgilienne dans *L'Immoraliste*". BAAG, *Centre d'études gidiennes*. Nantes, numéro 138, avril 2003.
- GIDE, A. *Oeuvres*. Tome I. Paris : Mercure de France, 1928.
- _____. *Paludes*. Paris : Gallimard, 2002.
- MASSON, P. "Production-Réproduction : l'intertextualité comme principe créateur dans l'oeuvre d'André Gide." In THEIS, R. & SIEPE, H. *Le Plaisir de l'intertexte*. Frankfurt am Main : Verlag Peter Lang, 1986.
- OLIVER, A. Michel, Job, Pierre, Paul. *Intertextualité de la lecture dans L'Immoraliste de Gide*. Paris : Lettres modernes, 1979.